

LES BLESSURES INTERIEURES (2^{de} partie) : l'approche chrétienne et spirituelle

Le grand Jubilé nous invite à nous réconcilier avec Dieu et à mieux vivre de son amour. Puisse la seconde et dernière partie de cette conférence, donnée lors de nos journées du 4 août dans le Périgord, nous aider à transformer tout notre être en ce sens.

Dans notre précédent numéro, j'ai abordé la question des blessures intérieures sous l'angle de la psychologie en me référant au célèbre psychologue américain, le Dr Arthur Janov. Il est temps de montrer, à présent, qu'au-delà d'un déterminisme auquel nul être humain ne semble échapper dans la constitution de son être biologique et psychique, un espoir est cependant offert à chacun d'entre nous sans qu'il soit nécessaire de parcourir des milliers de kilomètres pour nous rendre au centre de thérapie primale du Dr Janov ni de déboursier les sommes exorbitantes qu'une telle thérapie engage.

Jésus-Christ : un fin psychologue au message libérateur, simple et vrai

Si nous ouvrons l'Évangile, nous rencontrons, en effet, le psychologue le plus étonnant de tous les temps : Jésus-Christ. Un psychologue qui est venu nous donner, il y a deux mille ans, des consignes si importantes qu'elles n'ont pas vieilli, des consignes qui, si elles étaient mises en pratique, verraient l'humanité transformée, transfigurée, et toutes les blessures de l'homme cautérisées. Quelles sont ces consignes ?

De nous aimer les uns les autres, de pardonner à ceux qui nous ont fait du tort et de ne pas juger les autres, toute infraction à ces trois

règles étant génératrice de mal, de blessure ou de « péché ». Les Pères de l'Église, dès les premiers siècles, ont très vite assimilé la santé de l'homme à l'état de perfection auquel il est destiné par sa nature. A sa création, l'homme possédait déjà cette perfection : perfection de ses facultés spirituelles - de son intelligence, capable de lui faire connaître son Créateur ; perfection de sa volonté libre, créée à l'image de Dieu pour lui permettre d'orienter tout son être vers Dieu ; perfection, enfin, de son désir et de son amour, qui lui procuraient l'union à Dieu. Il n'était pas encore question de souffrance, mais de collaboration directe avec Dieu pour réaliser son plan en toute liberté. A l'origine, Adam se gardait dans le bien où il avait été créé. L'état paradisiaque était l'état de santé par excellence.

Le Christ : norme de perfection pour l'homme

Si nous relisons les Écritures, nous voyons que c'est par le péché qu'Adam et les siens et, à leur suite, toute l'humanité, ont commencé à souffrir. Pourquoi ? Parce qu'Adam, cessant de tendre tout son être vers Dieu, a commencé à se regarder lui-même, et qu'au lieu d'écouter en permanence la voix de Dieu, il a commencé à prêter attention à celle de cet être mystérieux qu'on appelle le Serpent ou le Diable et qui a le terrible pouvoir de détourner de Dieu le cœur de l'homme, même le plus saint. La Bible nous dit que l'homme a été façonné par Dieu à son « image » et à sa « ressemblance ». Cette « image » de Dieu, c'est celle du Christ, Fils de Dieu fait Homme, du Christ, Nouvel Adam, qui, en incarnant toutes les vertus humaines, pouvait dire à juste titre à Philippe : « Qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14, 9). Car le Christ est l'image visible du « Dieu invisible. Le Christ est

Dieu se présentant lui-même à l'homme comme norme de sa perfection et de son destin. Le Christ révèle à l'homme qu'il n'y a pas d'homme parfait qui ne soit uni à Dieu. Et de même qu'en la personne du Christ, la nature humaine unie à la nature divine a été rendue parfaite, c'est seulement par assimilation au Christ qu'il est donné à l'homme de réaliser en lui-même la perfection. C'est pourquoi, d'une certaine façon, on peut dire que l'homme n'est vraiment homme qu'en devenant un autre Christ - c'est à dire en faisant croître toutes les vertus que Dieu a déposées en lui. En fait, tel était l'état de l'homme avant la Chute : dépositaire de ces vertus, il était à « l'image » de Dieu. Fidèle à sa vocation d'aimer son Créateur, il était à sa « ressemblance ».

Mais voilà que cet homme, trompé par le Serpent, détourne son regard de Dieu pour user de sa liberté dans un but égoïste. Il perd alors sa ressemblance avec Dieu, et c'est la séparation, c'est la fin de cette unité entre l'humain et le divin dans la personne de l'homme. C'est la fin de la paix à l'intérieur de l'homme, de l'harmonie à l'intérieur de l'homme ; c'est la fin de cette fidélité qui garantissait à l'homme le bonheur d'une vie éternelle. Cependant - et c'est là le plus important - l'homme reste malgré tout à « l'image » de Dieu puisqu'il conserve la possibilité d'aimer et de « ressembler » de nouveau à son Créateur.

Le péché empêche l'homme de correspondre à sa vocation d'amour

A partir de là, vous voyez que le péché, eh bien, c'est tout ce qui vient nuire à la réalisation en nous de l'homme sur le modèle du Christ. Car épanouir son être, se réalise

(comme on dit), vivre en conformité avec sa nature profonde mais aussi vivre de manière parfaite consiste, pour l'homme, à ressembler au Christ et à s'assimiler à lui. Comprendons que c'est dans le Christ seulement que l'homme peut être vraiment lui-même et qu'il peut accomplir sa nature véritable dans toutes ses dimensions. En dehors du Christ, l'homme n'est pas vraiment homme : il vit amputé d'une partie de lui-même. Dieu a créé l'homme pour aimer et être fidèle à cette vocation. Vivre dans le Christ, c'est donc aimer d'un amour authentique et désintéressé, d'un amour pur et unificateur - un amour qui porte du fruit.

Mais, nous l'avons vu, l'homme ne vit pas seul. Et il n'est d'ailleurs pas fait pour vivre seul. Il vit, depuis sa conception, dans une relation d'altérité qui devrait rester une relation d'amour. Cependant, le Mal est entré dans le monde et l'homme s'est révélé capable d'accueillir en lui cette force sournoise qui le détourne de Dieu et de l'amour du prochain pour l'orienter vers lui-même d'abord, vers sa petite personne d'abord, vers son petit moi d'abord. L'homme s'est révélé capable d'accueillir cette force sournoise qui le pousse à satisfaire ses propres désirs d'abord, ses volontés d'abord ; cette force sournoise qui le pousse à mentir, à tromper, à voler, pour arriver à ses fins ; qui le pousse à être concupiscent, à calomnier, à tuer ou, tout simplement, à ignorer son prochain - ce qui revient parfois au même. Et cette force sournoise peut l'atteindre d'autant plus qu'il porte déjà en lui l'empreinte de différentes blessures. En entrant dans le jeu du Serpent, du Maître du mensonge, l'homme qui devrait être agent d'unité, de paix, de pureté, d'amour et de vie sème le trouble, la discorde, l'impureté, la corruption et la mort.

C'est pourquoi l'homme-pécheur, qui ne peut être que générateur de souffrance pour les autres et aussi pour lui-même - qu'il en ait conscience ou non -, doit s'efforcer de croître dans le Christ. Saint Paul évo-

que ainsi au chapitre 4 de son Epître aux Ephésiens (je cite) : « La construction du Corps du Christ au terme de laquelle nous devons parvenir tous ensemble à ne faire plus qu'un dans la foi et la connaissance du Fils de Dieu, et à constituer cet Homme parfait, dans la force de l'âge, qui réalise la plénitude du Christ. Ainsi, ajoute-t-il, nous ne serons plus des enfants (...) mais, vivant selon la vérité et dans la charité, nous grandirons de toutes manières vers celui qui est la Tête, le Christ » (Ep 4, 12-15).

Que signifie : l'Eglise est le Corps du Christ ?

L'Eglise, nous dit saint Paul, est le Corps du Christ : un corps dont le Christ est la tête et dont nous sommes les membres. Essayons de comprendre ce que cela signifie à travers un exemple.

Lorsque nous nous blessons au pied en buttant sur un obstacle, c'est le pied qui souffre, mais cette douleur est comme partagée par tout notre corps, par tout notre être. Remarquons qu'en français, nous disons très justement non pas « mon pied a mal » mais « j'ai mal au pied ». Si le pied se mettait à accuser l'œil de ne pas avoir vu l'obstacle ou si l'œil accusait le cerveau de ne pas avoir prévenu le pied de faire attention, alors la vie du corps nous serait insupportable : les différents organes et les différents membres seraient sans cesse en conflit les uns avec les autres, s'accusant les uns les autres, et la souffrance nous serait plus terrible encore. En fait, si l'œil avait été à la place du pied, qui nous dit qu'il aurait évité l'obstacle ? Il aurait peut-être même butté contre lui plus fortement encore et la douleur en aurait été plus intense.

Celui qui condamne ses frères pécheurs s'estime supérieur à Dieu

Que nous enseigne cette comparaison par rapport au Corps du Christ ? Elle nous enseigne que tous nos frères sont membres de ce Corps au même titre que nous, et que si nous étions à leur place, nous ferions peut-être encore moins bien qu'eux. Elle nous enseigne aussi que nous devrions veiller à comprendre les autres plutôt qu'à les juger, même lorsque leurs fautes sont graves, parce que les fautes graves sont souvent le symptôme d'une grande souffrance causée par de profondes blessures.

Qui nous dit, en effet, qu'à leur place, si nous avons eu la même vie qu'eux, la même histoire, la même éducation, les mêmes souffrances, les mêmes blessures ; qui nous dit que si nous avons eu un père alcoolique, une mère prostituée, un voisin pédophile, un frère caractériel, ou tout simplement des parents indifférents ; qui nous dit que si nous avons été élevés dans un orphelinat, sans père ni mère, si nous avons été victimes d'attouchements scandaleux dans notre enfance ou choqués par quelque scène indécente, si nous avons été battus, violentés, violés même ; qui nous dit qu'alors, nous n'aurions pas un comportement pire encore que tous ceux qu'il nous arrive aujourd'hui de juger si facilement ou même de condamner si impitoyablement ?

Quelle souffrance pour celui qui se réfugie dans le péché parce qu'il ne se sent pas aimé ! Quelle souffrance pour celui qui n'a même plus la force de crier au secours, que de sentir encore sur lui le regard inquisiteur et venimeux de certains qui, pourtant, vont à la messe tous les dimanches ! Ne soyons pas de ceux-là ! Comment pourrions-nous appartenir au Christ et passer notre temps à juger et à mépriser notre prochain ? Dieu seul qui aurait le droit de maudire le pécheur ne le fait pas mais attend patiemment que l'homme, du fond de sa bassesse, du fond de sa corruption, consente à lever les yeux vers lui. C'est pour aider ce pécheur-là que le Père a envoyé son Fils. Dieu, nous dit saint Jean, a envoyé son Fils dans le

monde non pas pour juger le monde mais « pour que le monde soit sauvé par Lui » (Jn 3, 17). Car Dieu ne veut pas que sa créature se perde. Et, nous dit saint Paul, si « tous (les hommes) meurent parce qu'ils sont liés à Adam, tous recevront la vie parce qu'ils sont liés au Christ » (1 Co 15, 22). Si Jésus est Rédempteur, il est aussi Sauveur. Si nous sommes rachetés, nous sommes aussi sauvés. En fait, savez-vous que le verbe grec, qui est fréquemment utilisé dans le Nouveau Testament, signifie non seulement « sauver, délivrer, tirer d'un danger », mais aussi « guérir » ? Et savez-vous que le nom même de « Jésus » signifie en hébreu « Yahvé sauve » - autrement dit : « Dieu guérit » ? On trouve au chapitre 8 de l'Evangile de Matthieu :

« Il guérit tous les malades, afin que s'accomplît l'oracle d'Isaïe le prophète : " Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies" ». (Mt 8,17). Jésus se présente d'ailleurs lui-même à plusieurs reprises comme médecin. Par exemple, au chapitre 2 de l'Evangile de Marc : « Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » (Mc 2, 17).

Comprendre ce qu'est le Corps mystique du Christ, de ce Christ qui guérit les pécheurs que nous sommes, me paraît donc essentiel pour tout chrétien. D'abord, parce cette idée peut nous permettre de mieux saisir notre identité de fils de Dieu, ensuite parce qu'elle peut stimuler notre sens des responsabilités par rapport à nous-mêmes et par rapport aux autres ; enfin parce qu'elle nous incite à regarder plus charitablement notre prochain et à acquérir le sens du pardon.

C omprendre notre identité de fils de Dieu

L'idée du Corps mystique du Christ nous permet de mieux comprendre notre identité de fils de

Dieu : si nous prenons conscience du fait que nous appartenons au corps de l'Eglise comme notre pied ou notre œil appartient à notre corps, nous comprendrons mieux cette harmonie que Dieu désire en son Fils Jésus Christ entre tous les membres de ce Corps, ce Corps où tous sanctifient le nom du même Seigneur : « Que ton nom soit sanctifié » ; ce Corps où tous aspirent à un monde meilleur : « Que ton règne vienne ». Nous comprenons mieux aussi que c'est la volonté de ce Seigneur qui importe et non la nôtre - car lui sait où est notre bien. Il sait par quels chemins nous conduire. Il sait nos faiblesses et nos hésitations. C'est pourquoi nous devons lui demander de nous montrer en tout quelle est sa volonté. « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au Ciel ».

D éveloppe notre sens des responsabilités

L'idée du Corps mystique du Christ stimule notre sens des responsabilités : nous comprenons que si tout notre corps souffre lorsque nous nous blessons au bras ou à la jambe, eh bien ! lorsque nous péchons, c'est toute l'Eglise qui souffre par nous qui sommes ses membres. C'est pourquoi nous devons nous efforcer en permanence d'être des saints. Nous comprendrons aussi que si notre corps tout entier est capable de bénéficier de la nourriture matérielle que nous lui donnons par notre bouche, eh bien ! c'est aussi l'Eglise tout entière qui est nourrie lorsque nous nourrissons un pauvre ; et si tout notre être grandit lorsque nous nous nourrissons de la Parole de Dieu, eh bien ! c'est toute l'Eglise que nous faisons grandir lorsque nous mettons en application cette Parole et lorsque nous la transmettons à nos frères. Efforçons-nous donc de le faire. Faisons croître en nous la charité et prenons conscience du fait que la moindre de nos pensées, de nos paroles ou de nos actions est connue de Dieu et a son importance.

« Peut-être croyez-vous que votre petit péché commis dans le secret reste votre propriété personnelle », disait un jour un bon vieux prêtre à une personne que je connais. « Eh bien ! si avant de le commettre, vous pouviez vous dire que des centaines, peut-être des milliers de personnes sont en train de commettre exactement le même au même moment que vous, alors vous seriez écoeuré et vous ne le commettriez pas par esprit de sacrifice ». Mais pour cela, il faut être fort, fort dans la lutte contre les tentations. C'est pourquoi nous devons demander à Dieu de nous donner, sur cette terre, toute la nourriture nécessaire à un bon équilibre physique, psychique et spirituel : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour ».

A cquérir le sens du pardon pour le prochain

Enfin, l'idée du Corps mystique du Christ nous incite à mieux comprendre notre prochain et à acquérir le sens du pardon afin que Dieu lui-même nous accorde le sien : « Par-donne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Une enfance malheureuse où l'indifférence a fait saigner le cœur d'un gamin, où violences ou agressions sexuelles ont marqué au fer rouge son innocence, et voilà un adulte blessé, toujours déçu par la vie, en quête d'un amour jamais satisfait. Un adulte qui peut-être aura du mal à trouver son identité et qu'on jugera impitoyablement parce qu'il a, par exemple, sombré dans la délinquance, la prostitution, la pédophilie ou le crime. En aucun cas, bien sûr, nous ne pouvons défendre des actes violents, corrompus ou pervers. Mais qui sommes-nous pour juger des personnes ? Nous l'avons vu : tout être humain a une histoire, une histoire liée au péché. Et qu'un péché soit commis ou subi, qu'il soit désiré ou imposé, il laisse toujours son empreinte dans le cœur de l'homme. C'est pourquoi le sens du

corps mystique, le sens de l'Eglise doit nous aider à comprendre les autres plutôt qu'à les juger ; à les aider plutôt qu'à les rejeter ; à être, comme nous le disait si bien le père Naudeau dans son quart d'heure spirituel pendant nos journées d'août, miséricordieux envers nos frères.

Des blessures qui touchent à l'identité de l'être humain

Il semble que la violence et la sexualité (ou les deux à la fois) soient pour l'homme la cause des souffrances les plus profondes. C'est manifestement parce qu'elles touchent à l'identité même de son être. Un être agressé, méprisé ou simplement moqué ou ignoré se sent rabaisé par ses semblables et se pose alors nécessairement la question de sa propre valeur au yeux des autres, et celle de son identité. Ne pas être entendu, être traité « comme moins que rien », être rejeté, n'est-ce pas aussi ne pas être aimé ? L'homme, rappelez-vous, a été fait à « l'image » de Dieu, pour aimer et être aimé des autres. C'est pourquoi celui qui est prêt à donner tout son amour mais qui ne se sent pas aimé souffre, souffre terriblement ! Cela est déjà notable chez l'enfant qui, face à une sœur ou à un frère qu'il estime plus chouchouté que lui, se met à faire des bêtises pour attirer l'attention et pour qu'on s'occupe de lui, même si c'est au prix d'une fessée ou d'une paire de gifles... La solitude, l'isolement forcé de l'homme qui se sent rejeté par ses proches et par la société peut porter au suicide et même à la mort. Cela doit être dit haut et fort ! Et il nous faut comprendre que lorsqu'il ne se sent pas écouté, pas compris, pas aimé, jugé par le regard des autres ou par leurs paroles insultantes, l'homme cherche désespérément des milieux où il puisse être accepté et partager quelque chose.

Seulement Dieu peut juger en vérité tout être humain

C'est au sein de l'Eglise, en fait, qu'il devrait chercher une écoute, au sein de l'Eglise qu'il devrait

trouver accueil et compréhension. C'est au sein de l'Eglise qu'il devrait chercher sa guérison - car dans le Christ, tout est possible. Malheureusement, la réalité des choses est encore bien loin de cela car l'Eglise, ce sont tous les chrétiens avec, eux aussi, leurs blessures, leurs égoïsmes, leur indépendance, leurs jugements : qui n'a jamais jugé ou même condamné un délinquant, un ivrogne, un clochard, un drogué, une prostituée, etc. ? Et cela sans connaître l'histoire de cette personne ni ses détails sordides. Heureusement que Dieu, lui, la connaît, cette histoire, et qu'il sait comment de telles extrémités ont pu être atteintes : solitude, désespoir, mais surtout manque d'amour, manque d'amour dès la petite enfance et peut-être même, comme le dit le Dr Janov, dès le sein maternel. Ma modeste expérience d'accueil de personnes en difficulté me permet d'affirmer aujourd'hui que tout comportement violent ou immoral, tout mensonge, toute tricherie, est toujours le résultat d'une blessure intérieure, et que cette blessure intérieure est toujours due à un manque d'amour. Un « ancien » homosexuel rencontré cette année m'a confié qu'il avait eu plus de 6.000 partenaires en vingt ans. Il était là, en face de moi, qui me racontait sa vie, et je remerciais le Seigneur de pouvoir le regarder sans le juger en pensant à tous les malheurs qui l'avaient conduit jusque là. Je remerciais le Seigneur de l'avoir fait sortir de l'enfer de la drague et de lui avoir fait rencontrer une femme, une femme qui ait accepté, malgré tout, de lui témoigner un amour authentique. Vous voyez comment Dieu, qui est si bon, peut aller jusqu'au fond de l'horreur pour sauver ses enfants et les guérir : « Je ne te condamne pas, a dit Jésus à la pécheresse. Va, désormais ne pèche plus » (Jn 8, 11).

Seulement Dieu peut donner à l'homme de vouloir la sainteté

Le Dr Janov qui croit en l'homme d'abord plutôt qu'en Dieu - ce qui ne veut pas dire qu'il soit forcément

mauvais psychologue pour autant (sinon je ne l'aurais pas aussi abondamment cité dans la première partie), est le premier à reconnaître que la simple « idée de Dieu » non seulement peut apaiser les souffrances mais aussi satisfaire nos besoins essentiels et inassouvis : besoin d'être écouté, protégé et, surtout, aimé. Le pouvoir de croire est en l'homme, dit le Dr Janov. C'est un pouvoir qui peut tranquilliser. Ce qu'il oublie, cependant, c'est que la foi est un don de Dieu, un don qui peut faire transporter les montagnes. Si, comme le prétend le Dr Janov, la foi ne dépend que de l'homme, comment peut-on expliquer les récits de miracles qui émaillent la vie de si nombreux saints des siècles passés ou, plus près de nous, d'un bienheureux Padre Pio ou d'une Yvonne-Aimée de Malestroit ? Non ! C'est Dieu qui nous donne de croire, et, par la foi, c'est lui qui nous donne de vouloir et de pouvoir être saints, de panser nos blessures, de maîtriser nos vices, et de vivre un authentique christianisme au sein de son Eglise, l'Eglise du Seigneur. Par l'assistance de son Esprit et par les sacrements, il vient à notre aide dans notre faiblesse pour prendre sur ses épaules notre péché et notre douleur et nous communiquer sa Paix.

Une fois plongé dans l'eau du Baptême, symbole de mort et de purification, l'homme surgit renouvelé, régénéré, entraîné par le Christ dans sa Résurrection. Par le sacrement de Réconciliation, chaque « créature nouvelle » (2 Co 5, 17) issue du Baptême se voit donnée à nouveau la chance de participer à la vie divine et la force de lutter contre les tentations : elle peut vivre et agir sous la motion de l'Esprit Saint et croître dans le bien par l'exercice des vertus morales. Par le sacrement de l'Eucharistie, chaque « créature nouvelle » issue du Baptême se nourrit du Corps et du Sang de son Sauveur, son Médecin, Celui qui donne la vie du Ciel.

Jésus-Christ : un baume pour l'esprit et l'âme

Mais, direz-vous, le disciple du Christ reste bien souvent un être souffrant - souffrant devant les misères de ce monde. Tout homme compatissant ne peut, en effet, que s'apitoyer devant les ravages que fait le mal en ce monde, même s'il n'est pas directement touché par eux. Cependant, lorsqu'il en est lui-même victime et crie avec Jésus sur la Croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27, 46), le seul baume qui puisse soulager sa peine, c'est sa foi en Jésus-Christ : une foi faite d'humilité et de confiance, qui le conduit, par-delà la souffrance, à contempler Jésus ressuscité et à mettre son espoir, comme le Bon Larron, dans une vie plus douce, un jour, en son Royaume. Jésus nous l'a promis : « Heureux les affligés : ils seront consolés » (Mt 5, 3-12). Rendons lui grâce pour cela. Comment, en effet, pourrions-nous vivre sans aucune dimension surnaturelle, sans aucune perspective d'ouverture sur l'au-delà ? Comment pourrions-nous vivre sans croire que nous sommes aimés de Dieu et que Jésus, vainqueur de la souffrance et de la mort, est là, auprès de nous, qui peut nous entendre et panser nos blessures en susurrant à notre cœur : « Moi, avec vous, je suis tous les jours, jusqu'à la fin du monde ! » (Mt 28, 20), ou encore, donnant à chacun d'entre nous sa Mère pour éducatrice et confidente « Voici ta Mère » (Jn 19, 27) ? Enfin, comment pourrions-nous vivre sans nous laisser instruire et consoler par cette Mère si douce, Reine de tous les anges, et par nos frères aînés du Ciel, nos parents, nos enfants, nos amis, qui nous ont quittés et qui, dans la Communion des Saints, invoquent pour nous le Seigneur dans l'autre monde ?

Mais il est aussi, chez nous, chrétiens, un second type de souffrances : celui d'avoir l'impression de piétiner sur le chemin de la sainteté à cause de nos imperfections. Pourtant, met-tous-nous vraiment tout en œuvre

pour devenir saints ? Faisons-nous suffisamment d'efforts pour lutter contre les tentations ? Car le péché appelant le péché, il reste toujours préférable de ne pas y entrer plutôt que de tenter désespérément d'en sortir. Et si nous sommes dans une situation de péché, savons-nous, alors, supplier Dieu de nous envoyer sa grâce pour que nous ayons la force de briser les chaînes qui nous rattachent à notre égoïsme, à notre sensualité, à nos intérêts matériels malhonnêtes, à notre violence pour que nous retrouvions la paix ? Cessons alors de jouer à cache-cache avec Dieu et ne rechignons pas devant une démarche personnelle de réconciliation auprès d'un prêtre. Réconcilions-nous aussi avec nos frères, non sans nous rappeler l'épisode du pharisien rigoriste, qui croyait avoir tout fait pour être en grâce auprès du Seigneur, et de l'humble publicain, qui se tenait à distance et se frappait la poitrine en disant : « Mon Dieu, prend pitié du pécheur que je suis » (Lc 18, 9-14). Vous avez compris ce que cela signifie.

Qu'entend-on par liberté ?

Pour conclure, je ne crois pas que l'homme sans Dieu soit un être libre. Je ne crois pas non plus que la guérison intérieure proposée par le Dr Janov dans son centre de Californie soit suffisante pour redonner à une âme la paix comme Notre-Seigneur Jésus-Christ seul peut le faire. Je crois, en revanche, qu'il n'y a qu'en Dieu que l'homme, créature de Dieu, puisse guérir et s'épanouir d'une manière authentique. Certes, tous les hommes depuis Adam sont victimes du péché originel, mais par le baptême, par la foi et par la vie sacramentelle de l'Eglise, il est donné à l'homme pécheur d'entrer, à la suite de Jésus, dans la Résurrection et dans la vie éternelle. Et je terminerai en disant ceci : si le Curé d'Ars nous parlait aujourd'hui, il nous donnerait sans doute trois consignes : la première, c'est de rester assurés toute notre vie de l'amour que Dieu nous porte. La deuxième, c'est

d'utiliser tous les moyens que l'Eglise nous donne pour avancer sur le chemin de la sainteté : prière, chapelet, confession et communion fréquentes, invocation des saints que nous aimons et, en particulier, de la Très Sainte Vierge Marie. Enfin, il nous dirait de toujours crier vers Jésus aussi bas que nous tombions, aussi cruellement que nous souffrions, et de ne jamais, jamais nous décourager. Si Notre-Seigneur lui-même est passé par la croix, comment nous, qui voulons le suivre, n'y passerions-nous pas ? Jésus n'a-t-il pas dit de laisser l'ivraie pousser avec le bon grain ? Toute rose a ses épines, mais l'art de les rendre plus douce, c'est de respirer en même temps le parfum de la fleur...

Philippe RAYET